

Bonneval en bonne vallée ...

mars 2005

Bulletin d'information des *Amis de Bonneval*

N° 17

Avis au lecteur,

L'assemblée générale de notre association se réunira le samedi 5 mars 2005, salle du Chapitre de l'Abbaye Saint Florentin, aujourd'hui Centre Hospitalier Henry Ey, qui nous avait accueilli l'an passé.

L'assemblée générale, sera clôturée, par une évocation, de la vie de « potache » à l'école primaire supérieure de Bonneval, aujourd'hui dénomé collège Albert Sidoisne.

Monsieur Massin, pensionnaire à Bonneval, pendant la Drôle de guerre, et à la rentrée de 40, sous l'occupation, a publié en 1974, sous le nom de Claude Menuet, un récit, souvenirs de cette période, et ayant pour titre « Le Pensionnaire ».

Voici quelques chapitres de ce récit.

La Gazette numéro 15 de mars 2004, avait rendu hommage à Germaine Lesieur, nous publions aujourd'hui une partie de son « Calendrier de guerre », qui relate le retour d'exode, jusqu'au printemps 1941.

Nous avons sélectionné pour vous, quelques articles du Messenger de Bonneval, d'il y a un siècle, et qui sont toujours aussi attendu par nos lecteurs.

Jean Luc Durand

LE PENSIONNAIRE Claude Menuet

L'ALERTE

Vers la fin du mois de mai, une nuit, le père Grouille monta nous réveiller en sursaut. Dans l'obscurité du dortoir, il criait d'une voix théâtrale : « Levez-vous ! Levez-vous vite ! Des avions ennemis sillonnent le ciel ! »

Certains n'eurent pas le temps de ce vêtir et descendirent en pyjama. Une fois dans la cour, le père Grouille nous fit presser en masses compactes le tronc des tilleuls, ce qui, bien sûr, était absurde ; mais nous ignorions nous-mêmes qu'il valait mieux, en cas de danger, se coucher à plat ventre plutôt que de demeurer ainsi, debout, sous la protection illusoire du feuillage.

C'était une belle nuit de printemps, un peu fraîche et illuminée par la lune. Le ciel bourdonnait de bruits d'avions, et l'on entendait des explosions sourdes et des grondements lointains, comme un jour d'orage. Au bout d'une demi-heure, comme il ne se passait rien et que le silence de la nuit était revenu, on remonta se coucher

DUNKERQUE

Au début du mois de juin, la situation s'aggrava. On changea de gouvernement et de généralissime. Des fenêtres de la pension, on voyait passer des files de plus en plus serrées de réfugiés. Sur les plaques des autos, on lisait maintenant les numéros de départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Marne, puis de la Somme et de l'Oise. Nos troupes étaient encerclées à Dunkerque ; on parlait d'une retraite héroïque. A l'heure des informations, Chevrier ouvrait en grand son poste de T.S.F., et l'on entendait, semant ses échos dans la cour d'honneur, la voix angoissée de Paul Reynaud nous dire qu'il fallait croire au miracle.

Comme les vacances étaient proches, qu'on ne faisait plus grand-chose en classe et que les alertes devenaient plus fréquentes, le directeur, estimant qu'il ne pouvait prendre la responsabilité de nous garder plus longtemps, décida de nous rendre à nos parents. Comme je faisais maintenant chaque semaine, je partis à bicyclette et ne pus donc emporter toutes mes affaires. Je n'avais que quinze kilomètres à parcourir ; pourtant, jamais ils ne me parurent aussi longs. J'étais le seul à rouler, sous un soleil brûlant, en direction du nord, et croisais une file ininterrompue d'autos, de camions, de charrettes, de cyclistes. De temps à autre, un convoi militaire tâchait de se frayer un passage en doublant et klaxonnant ; leurs conducteurs se livraient à de dangereuses manœuvres à la suite desquelles je faillis, plusieurs fois, être renversé. J'étais affolé de voir tout ce monde et de me trouver dans des encombrements auxquels je n'étais guère accoutumé. Aussi, à Vitray, mis-je pied à terre devant un café pour me désaltérer. Sur l'accotement était rangée une fourgonnette de couleur kaki et dont je remarquai la carrosserie percée de trous. J'examinai avec une intense curiosité les traces de balles ou d'éclats de bombe, et passai même mon doigt, en plusieurs endroits, dans les plaies aux lèvres coupantes de la tôle blessée. A l'intérieur de la buvette régnait une pénombre fraîche ; assis autour des tables, des soldats débraillés conversaient avec une insouciance qui contrastait avec la confusion du dehors. Après avoir bu presque d'un trait un grand verre de menthe verte, je remontai en selle.

LA VIE SIMPLE

A la rentrée qui suivit la défaite, Chevrier accrocha le portrait du Maréchal dans le corridor. Cette photographie en couleurs (comme on n'était pas accoutumé d'en voir) était placée entre les deux rangées de lavabos ; elle jetait une note gaie sur le long mur triste. Lorsque je passais devant, je ne savais ce que je devais le plus admirer, le visage rose, grandeur nature, où chacun des pores de la peau était visible, des yeux gris-bleu, de la moustache blanche, du képi garance à feuilles de chêne dorées, ou encore de la médaille militaire épinglée sur la vareuse sombre.

En classe, Chevrier choisissait, pour les dictées ou les rédactions, les rédactions, des sentences du Maréchal, qui prônaient le retour à la terre et faisaient l'éloge du travail. D'autre fois, c'était des citations de *la vie simple*, de Wagner ; et, en écoutant Chevrier nous dicter, de sa voix lente et grave, ces paroles d'une sagesse évangélique, j'éprouvais soudain le besoin d'être vertueux.

Par la suite, Chevrier rédigea un règlement intérieur. C'était une longue leçon de morale dont le texte couvrait plusieurs pages de cahier d'écolier. Ce « règlement », qui devait faire de nous des enfants sages, devint vite notre bête noire. A la moindre incartade, Chevrier nous le faisait copier une, deux, jusqu'à six fois. Si on laissait des fautes ou si l'on oubliait des mots, il nous fallait récrire toute la page. Aussi ne tardai-je pas à prendre la vertu en horreur.

Calendrier de guerre

Germaine Lesieur

SEPTEMBRE.

Retours. Pitoyable cortège de réfugiés, qui "remontent" vers l'inconnu, la plupart vers un village en ruines, où les attendent un ravitaillement dérisoire et des baraquements de fortune.

Paysans stoïques, menant par la bride de pauvres chevaux résignés, dont les os trouent la peau. Et les attelages roulent sur la berne, pour ne pas être accrochés par les camions - bolides d'interminables convois allemands.

Tandems. Cyclistes dont les bras nus pèlent sous les coups de soleil.

Belges halés, aux cheveux de chanvre.

Automobiles, portant des matelas sur leurs toits et dont les ressorts plient sous la charge.

Au Centre d'Accueil, le grand cèdre reçoit tous les errants dans son éventail d'ombre, et laisse tomber ses aiguilles brunes dans la marmite de bouillon fumant.

De petites mains avides se tendent vers les tasses de grès.

Pains bis, pains de seigle sortent des musettes, évoquant le Limousin et l'Auvergne aux sols pauvres.

A l'écart, sur un banc, une jeune mère aux yeux tristes allaite un enfant qui naquit en juin dernier, sur la paille d'une grange, à minuit...tel l'Enfant Jésus !

OCTOBRE.

De barbares écriteaux -noir sur jaune -jalonnent la ville.

Les occupants, violant l'intimité des demeures, remettent en marche les postes de T.S.F. pour écouter religieusement Herr Hitler vociférer.

Un détachement -fusil sur l'épaule -monte la côte en chantant une marche guerrière, tandis qu'un autre fait le pas de l'oie sur la grand'place, avant la dislocation.

L'anglophile cache un tract britannique dans la doublure de son veston, et chaque soir, avant la sonnerie du couvre-feu, tandis que les avions à croix noires rasant les toits, il s'en va par les rues sombres, cerné d'un halo de lampe électrique, pour entendre "Radio-Londres" dans quelque sourde arrière-boutique.

Bruit de galoches. Castagnettes sympathiques, à côté du martèlement des bottes.

L'écolier retourne en classe et, sans avoir l'air de rien, déchire en passant le coin de la hideuse affiche de propagande qui voue Churchill à l'exécration des Français.

Bravant les consignes, les hirondelles perchées sur les câbles télégraphiques allemands, tiennent un concile et décident d'un commun accord, de fuir sur-le-champ les régions occupées pour passer en zone libre.

NOVEMBRE.

La France, humiliée et pauvre, a repris le faix.

On revoit, comme jadis, des chemineaux, des besaciers, des pantalons effrangés ; beaucoup de sacs lourds sur les épaules, de poussettes hétéroclites, de chariots déhanchés et des brouettes qui grincent en revenant du bois.

Dans les sentiers glissants des bois de la Louveterie, qui furent, ce printemps, si accueillants aux réfugiés traqués, deux perchérons traînent une guimbarde chargée de fagots, qui cahote dans les ornières.

Sur la place de l'église s'est arrêté un lourd camion allemand, chargé de prisonniers algériens et annamites. Serrés les uns contre les autres, drapés frileusement dans des burnous souillés ou remontant leurs omoplates dans des capotes trop grandes, ils semblent une brochette de pauvres oiseaux transis.

Les petits écoliers, ressuscitant la tradition en usage dans l'enfance de leur grand-père, emportent sous leur bras une grosse bûche ou traînent en remorque une branche de bois mort ; tandis que, par les rues, des collégiens sonnent de porte en porte, chargeant dans une voiture à bras des ballots de vieux vêtements, pour le Secours d'Hiver du Maréchal.

Au champ de repos, derrière les ifs noirs, dans l'odeur amère des chrysanthèmes de Toussaint, le silence des morts de la Grande Guerre semble, cette année, hostile et réprobateur. Il donne envie de s'agenouiller, et de murmurer, très humblement "Pardon !".

NOËL DE GUERRE

Les toits sages, ayant fait vœu de fumer le moins possible, sont tristes et boudent le ciel d'un gris sale.

Les vitrines des confiseurs, privées de chocolat, pleurent de rondes larmes de buée. D'autres, vexées d'être toujours vouées au bleu ou d'imiter la palissade bête d'un mur de jardin petit bourgeois, ont préféré fermer leurs paupières.

Soudain, au crépuscule, l'église - nue et glacée d'être sans vitraux - s'est illuminée, tandis que les cloches se mettaient en branle, pour annoncer "la messe de minuit. »

Sous la bise, silhouettes à capuchons, vieilles femmes serrant autour d'elles les plis de leurs mantes, ont quitté leur logis, missel en main.

Tandis que deux "Fritz", gras à souhait, franchissaient le porche de la maison de "Vins en Gros" et, tout réjouis à la pensée de l'orgie prochaine, chargeaient dans leur camion dix caisses de bouteilles de champagne.

On ne réveillonnera pas, cette année, en France occupée ; mais dans bien des maisons, il reste quand même au fond de l'armoire, derrière les piles de draps, une vieille boîte de foie gras, une bouteille de Pommard et un petit sac de "parfait moka" pour fêter dignement Noël.

JANVIER

Janus, déguisé en fakir, brandit un énorme point d'interrogation (Guerre ? Paix ?) drapé de blanc, pour qu'il nous semble de meilleur augure.

Dans une féerie de givre, les arbres, les buissons et jusqu'aux moindres brindilles posent pour des vues stéréoscopiques (Et tant pis pour le photographe trop aventureux qui sent avec terreur, au moment où il presse le déclic, la glace du fossé craquer sous son poids !).

Le chaos des glaçons, bloqués entre les deux ponts du Mail, donne à la rivière des allures de petite Mer de Glace.

Deux gosses, médusés devant la chute d'eau du vannage, trouvent que "ça ressemble aux cataractes du Niagara".

Le hangar de la Société de Natation, qui ne sait pas nager et dont la tête seule émerge, s'arc-boute comme il peut en criant : "Au secours" !

Les ménagères, aux doigts rouges d'engelures, battent la semelle en "faisant la queue" aux portes des boucheries.

Les vieux, la canne accrochée au parapet du pont, regardent fuir les glaçons au fil de l'eau, en évoquant les grands hivers de leur jeunesse, alors que les officiers du régiment de chasseurs, pour subjuguier "ces dames", circulaient en traîneau dans les rues enneigées de la sous-préfecture.

CHANDELEUR DE NEIGE

Sur la pelouse, une branche fourchue de magnolia, tombée la tête en bas, s'est figée en une blanche araignée géante.

Le merle, immobile, les ailes entr'ouvertes, joue au presse - livres sculpté : ébène sur socle de marbre blanc.

Pour se rendre intéressantes, les maisons victimes des bombardements, singent des blessés, emmaillottés d'ouate à pansements.

Dans la plaine, les meules sont coiffées d'un capuchon en angora.

Les paysans braconnent et prennent au trébuchet les perdrix affamées. Ils abattraient bien aussi ce grand diable de lièvre qui semble les narguer, à quinze pas de là (1), mais il faudrait sortir de sa cachette le vieux fusil embusqué et ...les Allemands ont l'ouïe fine !

Des poteaux électriques, abattus par la bourrasque, semblent sur la voie ferrée un énorme jeu de jonchets, devant lequel le train siffle désespérément, bloqué dans la neige.

Les fourrures étant hors de prix, le ciel généreux nous dispense l'hermine à bon marché.

Et moi, par cette chandeleur de restrictions, je rêve de plages, tapissées d'un sucre en poudre qu'on pourrait jeter, à pleines cuillerées, sur des montagnes de crêpes d'or.

PRINTEMPS 1941

Avec une bonne volonté désarmante, le printemps nouveau-né s'applique à réparer les dégâts causés en Février par les inondations et à sécher, par les portes grandes ouvertes, les petites maisons de Couture qui furent, une fois de plus, envahies par l'eau limoneuse.

Hâtif et maladroit, il masque, avec un fouillis d'herbes neuves, les joncs séchés et les détritrus, encore accrochés aux barbelés des clôtures.

"Marianne" - dont le buste de plantureuse paysanne, trônant à l'Hôtel de Ville, dans la salle des mariages, inspirait une solide confiance dans les destinées de la République, n'eût que le temps de contempler le spectacle du flot, allongeant une langue jaune sous le porche de la mairie, avant d'être reléguée dans les greniers, où elle voue à tous les diables ce vieux Maréchal, dont le portrait en pied vient de la supplanter.

Pour la distraire, le concierge, bon enfant, lui propose, ces piles de journaux officiels qui croulent, avec un bruit d'avalanches, sur les drapeaux déteints et sur les cuivres abandonnés de la fanfare S^{te} Cécile. Mais Marianne ne se sent aucun attrait pour la légalité et préfère les flons-flons du 14 juillet à l'étude des décrets-lois.

Un soir qu'elle somnolait sous son voile de poussière et de toiles d'araignées, une âme compatissante vint rendre visite à l'exilée, et, avec une conviction touchante, lui conseilla de profiter de cette retraite pour descendre en elle-même, pour regretter ses erreurs passées, et lui assura qu'elle ressusciterait, plus belle, que jamais, à la fin de la guerre, sans doute, mais en tout cas, très certainement ... à la fin des temps !

(1) - (sur la neige, quelle belle cible !)

Quelques nouvelles de 1905, d'après le "Messager de Bonneval, Voves et Orgères"

29 JANVIER 1905.

Illiers.

Ces temps derniers, M. le Curé d'une commune d'un chef-lieu voisin, s'est vu dresser procès-verbal par un employé des contributions directes, qui de passage dans la localité, ayant eu la curiosité de jeter un coup d'œil dans la cave du brave prêtre y découvrit un alambic non déclaré.

5 FÉVRIER 1905.

Villiers-Saint-Orien.

Ces jours-ci M. Gallien, garde-champêtre de la commune de Villiers, étaient informé que plusieurs vols avaient été commis avec effraction, la nuit sur son territoire, notamment chez MM. Brossard, guedou et Lhuillery, du hameau du Mesnil. Il ouvrit aussitôt une enquête et informa le garde particulier, M. Venard, de l'affaire. Celui-ci se promit d'avoir l'œil au guet. Dimanche dernier, il faisait sa tournée quotidienne dans les bois, quand dans une petite grotte, au lieu dit la Fontaine-Darcay, commune de Nottonville, il découvrit un individu étranger au pays, âgé d'une quarantaine d'années. L'ayant interrogé sur la provenance d'une certaine quantité de provisions de bouche emmagasinée dans la grotte, il acquit bientôt la quasi certitude qu'il se trouvait en présence du voleur et procéda aussitôt, en compagnie du garde-champêtre, à l'arrestation du singulier ermite et le livra aux gendarmes de Bonneval.

Le voleur, un trimardeur du nom de Florentin Guillaume, originaire du Cantal, était sans argent ni papier ; il a été trouvé porteur, tant dans son sac que sur lui, d'une montre en métal, un diamant à couper les vitres, deux chaînes de montre en métal, deux paires de ciseaux, des couteaux de poche, une boîte d'allumettes, un compas, un niveau d'eau, un marteau, des porte-monnaie, des rasoirs, une jumelle, une clé, bref, tout un arsenal d'objets divers dont un certain nombre pouvant servir à la cambriole ou en

provenant. Les gendarmes l'on

Annonces et Avis divers

AUTOMOBILE

Bonne petite voiture automobile, état de neuf, très légère, fonctionnement parfait, 2 places grandes personnes et 2 places enfants ou 3 places grandes personnes, est à vendre de suite. Prix 1.000 francs. – Fait de 25 à 30 kilomètres à l'heure. – S'adresser au bureau du journal.

conduit à la prison de Châteaudun où il a été écroué.

19 FÉVRIER 1905.

L'automobilisme et le cyclisme en Eure-et-Loir. – Une statistique de l'Auto nous révèle que notre département compte treize mille trois cent soixante-dix bicyclettes, deux cent quatre-vingt-trois motocyclettes et deux cent trois automobiles

26 FÉVRIER 1905

ETAT-CIVIL

Commune de Bonneval

Décès

Du 21. – Adrienne-Clémentine-Amélie Héry, veuve Laforge, propriétaire à Bonneval 82 ans.

5 MARS 1905.

Conférence. – Lundi soir, une conférencière, Mme Séraphine Pajaud, est venue à Bonneval, salle Levieuge faire une conférence devant un auditoire d'au moins cinq cents personnes parmi lesquelles un grand nombre de représentantes du beau sexe.

A la demande de Mme Pajaud, un président et deux assesseurs furent désignés pour l'assister : M. Jouanneau, conseiller général, fut proclamé président MM. Peigné, conseiller d'arrondissement, et Maury-Varis, assesseurs.

Le sujet à traiter était : Dieu n'est pas, La vérité au peuple, voies et moyens pour arriver à l'émancipation intégrale.

Pendant une heure et demie, la conférencière, fort bien douée et possédant à fond son sujet, a traité ces différentes questions. Elle a été fréquemment applaudie

19 MARS 1905.

Pompette. – De passage à Bonneval, lundi dernier, la veuve L..., âgée de 49 ans, journalière sans domicile fixe, s'était offert une cuite carabinée et menaçait de briser les vitres du Grand Café de la place lorsqu'elle fut conduite au refuge où elle dût cuver son vin en compagnie de plusieurs autres poivrots qui s'y trouvaient déjà.

Ajoutons que la veuve L..., qui ne possède encore que quarante huit condamnations à son actif, a été gratifiée d'un procès verbal et conduite, le lendemain, à la prison de Châteaudun, ce qui vient de lui valoir une nouvelle condamnation à un mois de prison et 5 francs d'amende.

26 MARS 1905

Nécrologie. – Lundi matin, ont eu lieu à Bonneval les obsèques de M. Théophile Boissière, emporté dans la tombe, à l'âge de 76 ans, après quelques jours de maladie seulement.

Une très nombreuse affluence, parmi laquelle, les fonctionnaires, majeur partie de la municipalité, les sapeurs-pompiers, la fanfare Sainte Cécile, etc., etc., avait tenu à rendre les derniers honneurs au regretté M. Boissière qui, par les nombreux services rendus au cours de sa longue carrière toute de travail et de probité, avait su acquérir l'estime unanime de ses concitoyens.

Pendant et à l'issue de la cérémonie les discours, que nous reproduisons ci dessous, ont été prononcés : à l'église, par M. Maudemain, curé de Bonneval ; au cimetière : par M. Sergent, au nom de la commission administrative de l'hospice ; M. Marcel Gouache, lieutenant des sapeurs-pompiers ; M. Coudray, président de la fanfare Sainte Cécile.

Inauguration d'Orgues. – On nous prie d'insérer :

L'inauguration des grandes orgues construites par M. l'abbé Tronchet aura lieu le 4^e dimanche de carême, 2 avril.

La cérémonie sera présidée par MM. les vicaires capitulaires.

L'orgue sera tenu par M. Albert Mahaut le célèbre organiste aveugle, 1^{er} prix d'orgue au conservatoire de Paris, professeur à l'Institut national des jeunes aveugles, à Paris ; M. Varoqueaux, curé du Mée ; M. Egrettau, organiste de la paroisse, avec le concours de plusieurs amateurs violonistes et violoncellistes.

Le sermon sera prêché par M. l'abbé Tissier, chanoine honoraire, directeur de l'Institution N.-D. de Chartres, et la quête sera faite par Mmes Larrieu, Renard, Desrez et Mlle Alice Hénault.

Les personnes qui ne pourraient pas assister à la cérémonie sont priées d'adresser leurs offrandes à l'une des dames quêteuses.

16 AVRIL 1905

Etude de M^e FROMONT, notaire à
Bonneval
(Eure-&-Loir)
A Vendre aux Enchères
A BONNEVAL

Au domicile de feu M^{me} LAFORGE-HERY

LE DIMANCHE 9 AVRIL 1905

midi et jours suivants

BEAU

Mobilier Bourgeois

Comprenant notamment :

Meubles de salon en bois noir incrusté de cuivre.

Meubles de salle à manger, en noyer.

Mobilier de plusieurs chambres à coucher.

Meubles et batterie de cuisine.

Literie, tapis, rideaux, carpettes.

Glaces, tableaux, gravures.

Bibliothèque, livres.

Voitures, panier, carrioles, maringote, fauteuil exposition 1900, fauteuil roulant.

Baignoire avec chauffe bain, brasseros, pompe rotative, pressoir, casse pommes.

Bancs et chaises de jardin, chassis, claies, échelles, brouettes, outils, tondeuse.

Arbustes, et fleurs en caisse et en pots.

Et quantité d'autres objets garnissant

Les effets du printemps. – Malgré ses 70 printemps sonnés et bien sonnés, le papa X... a parait-il.... bon pied, bon œil. Et comme il n'est pas insensible, oh ! loin s'en faut, sur le chapitre amour, il fait quelque fois des petits sacrifices à Vénus.

C'est ce qui lui est arrivé, ces jours-ci, même qu'il n'a pas craint, pour se dérober aux yeux de témoins gênants, de faire deux cents mètres à quatre pattes, alors qu'il s'en allait rejoindre l'objet de sa flamme, jeunesse (sur le retour) de 40 et des printemps.

Rumeur et témoins n'ont pas dit ce qu'il advint dans le bois de Saint-Germain, lieu de rendez vous, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le papa X... est un rude puisque ce jour-là il a fait deux fois... le trajet à quatre pattes.

Que voulez-vous, c'est le printemps qui veut cela et faut bien que jeunesse se passe.

23 AVRIL 1905.

Question de pêche. – Ouf !... l'heure de la clôture de la pêche a sonné, les poissons vont pouvoir se donner du bon temps et frayer en toute sécurité pendant deux mois – en toute sécurité s'entend – car l'épervier s'étendra bien quelques fois sur ceux que le grand filet aura épargnés lorsqu'ils se réuniront pour la reproduction.

Sur les cent cinquante à deux cents fervents de la gaule, qui ont fait la fermeture, combien sont revenus bredouille ou a peu près ? En revanche une demi douzaine de privilégiés (ceux qui possèdent un pré sur les bords de la rivière) ou d'autres favorisés de la fortune qui peuvent louer une pêche, ont à tour de rôle jeté le grand filet et se sont partagés avec le pêcheur des centaines de kilos de poisson, lesquels poissons depuis un mois au moins commencent à se remplir d'œufs, et, ces grands fortunés, ces grands pêcheurs, se gardent bien de repeupler.

Si l'on n'y prend garde notre Loir, qui n'était déjà pas très poissonneux, se dépeuplera tout à fait.

Je crois qu'il serait grand temps de rapporter l'arrêté permettant la pêche

au grand filet. Il serait temps, grand temps !! Pourquoi, nous tous qui n'avons que cette distraction, la chasse étant un sport trop coûteux, et qui préférons passer notre dimanche au grand air à celui de nous enfermer tout un après-midi à taquiner la dame de pique, n'adresserions nous pas une pétition à M. le Préfet d'Eure et Loir, pour le prier de rapporter son arrêté ? Et beaucoup pensent de même : Que M. le Préfet prendrait notre supplique en considération et que l'intérêt de quelques uns ne saurait peser d'un grand poids contre la distraction si modeste de centaines d'amateurs, petits et grands.

Allons ! qu'une âme charitable nous prennent sous sa protection ; qu'on nous rédige une pétition en quelques jours elle sera couverte de signatures.

Un petit pêcheur à la ligne

21 MAI 1905.

Gault-Saint-Denis.

On nous communique : dans la nuit de dimanche à lundi, des noctambules ont planté des joncs marins en guise de mais, à la porte de quelques jeunes filles du hameau de Plancheville.

Les personnages en question auraient mieux fait de se jeter dans les bras de Morphée, plutôt que de se livrer à cet acte stupide, accueilli comme il convenait par ces demoiselles, c'est-à-dire avec mépris et dédain.

Et puis qu'elle étrange idée, de derrière la tête, de faire cela quinze jours après le commencement du mois... ?

En agissant ainsi, ce n'est guère le moyen de s'attirer les sympathies des demoiselles ; une autre fois nous pensons que ces garçons comprendront autrement la galanterie, car ils n'avaient aucune raison de commettre cette sottise.

Un qui était au plumard.

Une mésaventure. – Ces temps derniers, Mme X... en compagnie de son mari, qui lui servait de professeur, apprenait à aller à bicyclette, sur la route de.... à à.... Gênée par ses accessoires féminin, elle avait quitté jupe et jupon, qu'elle avait déposé sur le bord de la route, ne conservant que

sa culotte, ce qui la mettait bien plus à son aise pour pédaler ; quitte à se dissimuler sous bois quand surgissait un passant.

Faisant de rapides progrès, elle s'était éloignée, suivie de son mari, quand un loustic – il s'en trouvent partout, même à la campagne – avisant les vêtements s'en alla les déposer, comme objets trouvée, à la mairie voisine.

On juge de la surprise de l'apprentie cycliste quand elle revint pour reprendre ses frusques. Comment faire ? Elle ne pouvait décentement rentrer en pareil tenue, d'autant plus

que son inexpressible était fendu tout comme ceux de ses semblables et.... dame.... les curieux auraient bien pu risquer un œil.

Mais heureusement le mari sauva la situation en faisant cacher sa légitime sous bois et après quelques recherches retrouva les vêtements à la mairie, où ils avaient été déposés. Mme X... put donc rentrer au bourg en tenue féminine mais il s'en est falu de peu qu'il en fut autrement. Aussi, charmantes lectrices, si vous avez un faible pour la reine bicyclette, nous vous conseillons de ne pas laisser vos jupes le long des

chemins, afin d'éviter pareille mésaventure.

Don Jonbenri.

28 MAI 1905.

Buffalo Bill's. – Pour un jour seulement, lundi 5 juin, à Chartres, grande exhibition du célèbre cirque Buffalo Bill's West, vaste arène dans laquelle évolueront les meilleurs cavaliers du monde. 800 personnages représentant toutes les nationalités et 500 chevaux. Principaux passages de la vie du Far-West. Matinée à 2 heures et représentation à 8 heures. Prix : 1 fr. 50 ; 2 fr. 50 ; 4 et 5 fr.

L'assemblée générale de l'association

des *Amis de Bonneval*

aura lieu le **samedi 5 mars 2005 à 15 h.**

à *la salle du Chapitre,*

Centre Hospitalier Henry Ey

- Ordre du jour :
- Rapport moral du Président
 - Compte rendu financier du Trésorier
 - Renouvellement du tiers sortant
 - Projets pour l'année 2005
 - Questions diverses.

A l'issue de cette assemblée générale,

M. Massin, évoquera la vie de pensionnaire à

**« L'école primaire supérieure de Bonneval de
1938 à 1941 »**

Cette réunion est ouverte à tous, membre ou non de l'association

La cotisation annuelle est de 12 € (étudiants : 6€)

Vous pouvez la régler par chèque à l'ordre des Amis de Bonneval et le déposer

- ♦ à la permanence de l'association, le samedi après-midi entre 15 et 17 heures, au 23 rue Saint-Roch (au dessus de la Bibliothèque Municipale)
- ♦ à l'Office du Tourisme de Bonneval
ou l'adresser par la Poste aux Amis de Bonneval - B.P. 00040 - 28800 BONNEVAL